

—A Paris, diable ! je n'ai pas d'argent.  
—J'en ai, moi.  
—Bravo, mon cousin !  
—Tu prendras le rapide de neuf heures quarante. Tu seras à Paris demain à la première heure. Aussitôt tu te rendras chez ma femme et tu me l'amèneras.

—Bon ! Mais que dira mon patron ?  
—N'as-tu pas quelque parent à Paris ?  
—Oui, une tante.  
—Parfait. Tu laisseras ce mot au patron : " J'ai reçu une dépêche et je suis parti. Je reviendrai dans quelques jours. Ma tante se meurt."

—Très bien ! Ecris à ta femme pendant que je m'habille un brin.  
—Ah ! reprit Jordanet, si je ne pouvais me rendre au Bon Laboureur, venez me retrouver dans le bois d'Aixe, au carrefour du Calvaire. Jordanet écrivit à sa femme :

" C'est ma mort que l'on veut maintenant, par tous les moyens ; n'hésite pas à suivre l'ami que je t'envoie. De la prudence surtout ; quittez la maison comme si vous sortiez pour une promenade. Laissez tout en place, marchandises et mobilier. La générosité de M. Hardy nous permet de vivre n'importe où. Je ne puis t'en dire plus long, car le temps presse. Si tu ne viens pas, ma chère femme, je ne me déciderai jamais à partir seul, et je suis perdu, irrévocablement, cette fois. Je t'ai écrit, déjà, mais on aura arrêté ma lettre quelque part. Je ne vis plus. Viens ! "

Il glissa un billet de cinq cents francs dans l'enveloppe et remit cent francs à Risdal, en lui disant :

—Tu me rends un fameux service que je n'oublierai jamais. Embrassons-nous.

Jordanet revint à la ferme de Lemayeur. A minuit, environ, il sautait par la fenêtre et se mettait au lit. Bien que fatigué, il ne put dormir.

Il dressa l'oreille, soudain. La porte craquait. Elle s'ouvrit sans bruit et Lemayeur apparut, en chemise, portant une lanterne d'une main, sa fourche de l'autre.

Jordanet raidit ses bras sous la couverture. Le fermier le crut endormi et se retira.

Jordanet se leva à son tour, pieds nus, et passa dans la cuisine. Il s'arrêta, près de la cheminée, stupéfait. La vieille Nanne se relevait sans bruit, en chemise, elle aussi, et sortait dehors, à la suite de son vieux. Il rentra, ferma sa porte, retira la clef et colla son oreille à la serrure. Nanne revint bientôt. Il l'entendit qui murmurait, en se recouchant :

—En voilà une trouvaille. Oh ! le vieux cachottier !

Lemayeur ne rentra que longtemps après. Jordanet s'attendait à une explication entre les deux époux ; mais Nanne ne répondit pas à Lemayeur, qui lui disait :

—Dors-tu vieille ?

Jordanet, alors, se remit au lit, de plus en plus intrigué.

Au matin, il sommeillait, quand un hennissement de cheval l'éveilla. On frappait à la porte, en criant :

—Ouvrez.

—Qui frappe ? demanda le vieux Lemayeur.

—Moi, René, ouvrez donc.

## CXXII

**Le 24e chez Lemayeur**

—Je te pensais aux manœuvres ?

—Justement, père, répondit René sur le même ton, nous y sommes, aux manœuvres. Le 24e me suit, parti ce matin à trois heures ; nous campons chez toi.

—Tout le monde ?

—Le premier escadron.

—Mais... on m'payera, dis ?

—Parbleu !

Sous l'allée des noyers, du côté d'Aixe, des sonneries retentissaient. Lemayeur étant sorti, Nanne put dire à son fils :

—Je voudrais bien te parler, mon garçon.

—Moi aussi, mère ; à ce soir.

Au trot, escorté du colonel de Vandières et de quelques chasseurs, sabres au clair, le général pénétrait déjà dans la cour.

René fit les honneurs de la maison.

Lemayeur, débordé, appelé de tout côté, allait de l'écurie au hangar et du hangar au tas de paille.

Le général s'était installé dans la cuisine. Assis auprès de la table, en face de René, il dictait ses ordres pour la revue du lendemain pendant que son cuisinier s'entendait avec Nanne. De Vandières, bientôt, fit un signe à la mère Lemayeur.

—Ma bonne Nanne, lui dit-il, à voix basse, vous n'auriez pas une chambre ?

—Il n'y a que celle occupée par Jordanet.

—Eh bien, il nous cèdera sa chambre, pour quelques heures.

La chambre était vide. De Vandières fronça les sourcils.

—Il était là, ce matin, disait Nanne.

—Bah ! il s'ennuie. En tout cas, avec la permission du général, je retiens cette chambre pour Mme de Vandières.

Un instant après, le général faisait appeler de Vandières et l'emmenait pour visiter le terrain de la revue.

Des chasseurs s'écrièrent tout à coup.

—Le colonel Mauregard !

Mauregard, en civil, sanglé dans sa redingote noire, souriait, très ému.

—Bonjour, mes amis !

Il y eut un silence. Puis ce cri s'échappa de toutes les poitrines :

—Vive le colonel Mauregard !

—Ah ! mes enfants, mes enfants ! vous ne m'avez donc pas oublié ?

—Jamais, mon colonel, dit Médéric.

—Ah ! c'est vous, Jordanet, et vous, Rouer, et Perchepin, et Denis...

—Ah ! fit Lauzières, voici M. de Vandières.

Ce dernier sauta de cheval et tendant la main à Mauregard :

—C'est bien d'être venu.

—Je vous remercie de votre invitation, mais... et mon régiment ? Etes-vous satisfait de mes chasseurs ?

De Vandières répondit, à très haute voix, de façon à être entendu de tous :

—Le régiment a été superbe, colonel, pendant ces manœuvres, digné de vous ! Le général me le répétait à l'instant. Sous mes ordres, vos hommes ont bien marché ; avec vous, ils eussent fait mieux encore.

—Messieurs, dit le général en s'adressant à tous les officiers, nous déjeunons ensemble, chez le comte de Rochetule, l'amiral que vous connaissez, au Vieux-Bourg. Mauregard, vous êtes des nôtres.

—Mais je ne suis qu'un péquin, mon général !

—Allons donc, vous êtes ce que nous serons demain.

## CXXIII

**La Coupe d'Amertume**

L'adjudant Flipotte était resté à la ferme pour surveiller les deux pelotons et... flirter avec Mme Bône.

Lemayeur suivait avec René et Nanne, rechignant :

—Ils me ruineront !

—Mais puisqu'on te paye, dit Nanne.

—On me paye, on me paye...

—Allons, mon vieux, répliqua-t-elle, tu nous fais plus pauvres que nous ne sommes... et même, j'ai une idée là-dessus.

Nanne se dirigea vers son armoire.

—Hein ? quoi ? fit Lemayeur, commençant à s'effrayer ? qu'est-ce que tu veux dire ?

—Tu vas voir, René.

—Voir quoi !

Nanne avait ouvert son armoire et revenait avec un paquet enveloppé dans une serviette. Lemayeur respira.

—C'est quelque gâteau qu'elle aura préparé pour le garçon songea-t-il. Parions que je devine, ajouta-t-il eu souriant.

—Il y a là, poursuivit Nanne, de quoi te rendre heureux, de quoi te permettre d'épouser une bonne fille qui n'aurait pas le sou. La dot qu'il vous faut, c'est moi qui vous la donne.

Lemayeur, qui s'était levé, retomba sur sa chaise, en murmurant :

—A me fait peur !

Il assujettit sa fourche dans sa main, comme pour se défendre, et reprit :

—Et où que tu l'as trouvé, ce trésor ?

—Figure-toi, reprit Nanne s'adressant à son fils, que depuis longtemps, je le voyais s'enfermer dans un caveau où je mets des légumes, se relever, la nuit, pour y aller.

—Tais-toi, vieille, ordonna rudement Lemayeur.

—Me taire, pourquoi donc ! Ton père, mon cher René, avait caché un portefeuille avec cinquante billets de mille...

—C'est pas vrai, interrompit Lemayeur. Ne crois pas ça, mon garçon.

—Ah ! tu avais des secrets comme ça, mon brave homme, poursuivait Nanne, et je ne m'en doutais pas : cinquante mille francs, mais c'est une fortune !

—Ne crois pas ça, René, que je te dis ?

—Encore ! Ah ! l'avare, je les ai comptés !